

La Cachette

Deux paysans qui à force de travail et d'économie avaient réussi à mettre de côté une somme de cinq cents piastres. C'était pour eux une fortune qu'ils craignaient sans cesse de faire voler. On en changeait la cachette tous les jours.

Un soir, Baptiste dit à sa femme.

—Es-tu ce qu'on ne pourrait point placer ces cinq cents dollars ?

—Les placer, chez qui ? demanda la bonne femme, méfiante.

—Chez un notaire, par exemple.

—Pour qu'il lève le pied et qu'il file à l'étranger avec notre argent.

—C'est vrai, plusieurs sont disparus en ces dernières années emportant les économies des pauvres gens ; tu as raison, pas de notaire.

—Y faut confier son argent à personne, dit la paysanne.

—On pourrait acheter des papiers, des actions, comme les gens de la ville appellent cela ; il paraît que ça rapporte gros.

—Changer notre argent pour du papier, jamais ! s'écria la femme de Jean-Baptiste avec indignation.

Tout ça c'est des filouteries, des menteries ; les gens de la ville prennent les paysans pour des imbéciles ; y faut cacher l'argent dans un endroit où personne ne puisse le trouver.

—Voici le diable.

—Sous le lit, dans la paille.

—Essayons, dit Jean-Baptiste.

Il roula les pièces d'or dans de vieux chiffons et sa femme ayant découvert la paille, il les enfouit dans la paille.

Jean-Baptiste se rassit.

—Ce n'est point une bonne cachette, reprit-il après un instant. On peut nous voler quand nous ne sommes pas à la maison ; si le feu prenait, notre argent serait perdu.

Cette raison convainquit la paysanne.

—Où les mettre, où les mettre ? dit-elle angoissée.

—Écoute, femme, j'ai une idée, dit Jean-Baptiste ; dans le verger attendant à la maison, il y a un gros pommier dans lequel se trouve un trou si profond qu'on y enfonce le bras ; il faut cacher l'argent dans ce trou, personne ne pourra le découvrir et l'arbre ne brûlera point.

La paysanne approuva.

Le dimanche suivant, Jean-Baptiste, accompagné de sa femme, alla enfouir son trésor dans le trou du pommier, puis il recouvrit le tout avec de la mousse.

Tous les jours, sans avoir l'air de rien, Jean-Baptiste tournait autour de l'arbre et lorgnait la cachette.

Il se dissimulait à cause de son voisin, Prosper Lurot, un paysan madré qui espionnait constamment de ses voisins.

Un soir, Jean-Baptiste s'aperçut que la mousse qui fermait le trou du



Les conseils du Maître pour les vacances

— Emportez de bons livres à la campagne, mon petit ami, vous verrez comme ils élargiront votre pensée et agrandiront l'horizon de vos connaissances.

— En effet, mon vieux maître avait raison, ma pensée s'élève et l'horizon de mes connaissances s'agrandit ; je n'aurais même jamais cru avoir une aussi belle vue au-dessus de la mer.

pommier avait été remuée, il la retira : quelle ne fut pas sa surprise ? les cinq cents dollars n'y étaient plus.

Peindre son désespoir est impossible. Pendant toute la nuit, il se désola avec sa femme.

—Ce ne peut être que Prosper Lurot, dit-il ; il n'y a que lui qui ait pu découvrir la cachette.

—Il ne s'agit point de se lamenter dit la femme, il faut les reprendre.

—Comment ? demanda Jean-Baptiste ; si je l'accuse ; il dira que ce n'est pas lui.

Tout à coup il se frappa le front.

—J'ai une idée ! s'écria-t-il ; laissez-moi faire, dit-il à sa femme, le voisin rendra l'argent ou j'y perdrai ma peau.

Le dimanche suivant, Jean-Baptiste se rendit à l'auberge du Cheval-Blanc, il savait y trouver Prosper Lurot ; en effet, ce dernier, attablé devant une bouteille de bière, jouait aux cartes.

Jean-Baptiste s'assit à côté de lui et demanda à être de la partie ; tout en jouant il versait constamment à boire à son voisin.

Il le laissait gagner afin de le mettre en belle humeur. Après la bière, il offrit des liqueurs ; à sept heures Prosper était gris.

—Allons dîner, dit-il à Jean-Baptiste, en se levant avec peine.

—Allons, dit Jean-Baptiste, je pars avec vous ; j'ai quelque chose à vous dire.

—A moué ? dit le paysan devenu méfiant.

—Nous causerons en route.

Quand ils furent dans la forêt :

—J'ai un service à vous demander, reprit Jean-Baptiste.

—Un service à moué ? Tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne me demandes point d'argent, dit Prosper en riant d'un gros rire, car je n'en ai point.

—Y ne s'agit point d'argent ; c'est un conseil que je veux vous demander.

—Un conseil, tant que tu en voudras, dit Prosper qui titulait.

—Il y a longtemps, voisin, que j'ai remarqué que vous étiez un homme de bon sens, un homme de bon conseil.

—Des conseils j'en donne tant qu'on veut, ajouta Prosper.

—C'est un secret que je veux vous confier ; promettez-moi que cela restera entre nous.

Je te le promets.

—J'ai mille dollars d'économies, je voudrais les placer en lieu sûr ; c'est pour cela que je veux vous consulter.

—Cela c'est sérieux, je t'écoute.

—J'avais déjà cinq cents dollars que j'ai cachés dans un arbre ou personne ne pourrait les trouver ; faut-il encore y déposer les mille dollars ? Je suis indécis, donnez-moi votre avis.

—T'as bien fait de me consulter, fiston, dit Prosper, t'as une bonne idée ; cache ton argent dans l'arbre, ça ne craint rien. Je ferai comme toi si j'avais des économies, malheureusement je n'en ai point.

—Vous me décidez : je mettrai les mille dollars avec les autres ; gardez-moi le secret,

—Tranquillise-toi.

Jean-Baptiste quitta son voisin au seuil de sa demeure et rentra chez lui. Le lendemain, il courut à la cachette ; sa rue avait rétréci, les cinq dollars étaient replacés.

Jean-Baptiste les retira prestement.

La nuit, lorsque son voisin vint fouiller dans le trou, pensant mettre la main sur les quinze cents dollars il ne trouva qu'un billet.

À la clarté de la lune, il lut :

« J'ons changé d'avis, la cachette n'est point sûre. »

Un rare avantage s'offre aux amis de la bonne littérature, à tous ceux qui aiment à former l'esprit de choses vraiment belles et instructives. On publie en ce moment un ouvrage en vingt volumes contenant les rapports officiels des explorateurs de toutes les nations et divers romans inédits, et nouvelles des meilleurs écrivains.

Il paraît un volume par mois, soit 1250 pages et 500 gravures. Le prix est \$1.55 relié. On peut l'acheter au bureau du CANARD.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

Sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque se tenant la CURE DIXON. C'est un remède véral tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. À celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sans aucune charge, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 522 rue Saint-Denis, Montréal.

James Deslauriers

50 Rue St-Gabriel, Chambre No. 3

AGENT DES

CEINTURES et APPAREILS ELECTRIQUES

DU

Dr GEO. A. SCOTT

LONDRES ET NEW-YORK

Belles Marchandises

POUR LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ

CONSISTANT EN

Chemises Blanches et de Couleurs

CORPS et CALEÇONS, GANTS DE KID, COLES, CRAVATES, Etc.

Chemises faites sur commande.

15-15 Rue Ste-Catherine

J. A. DELISLE

FRANCO
EXPRESS
OBTENUE PROMPTMENT

Avez-vous un problème ? Si oui, demandez notre "Guide des Indications" pour savoir comment obtenir les meilleurs renseignements fournis gratuitement. Écrivez à : J. A. DELISLE, Experte, Bureaux : 15-15 Rue Ste-Catherine, Montréal, D. C.

Pour les Rhumes obstinés, le Croup, l'Asthme, la Grippe, etc., etc., donnez-le

BAUME RHUMAL

25 cts la bouteille, dans toutes les Pharmacies et Epiceries.